



le cercle de la licra
réfléchir les droits de l'homme



Jean-Claude Monod, ancien élève de l'ENS (Paris), agrégé de philosophie, docteur en philosophie, Directeur de recherches au CNRS (UMR 8547, Archives Husserl). Enseigne à l'Ecole Normale Supérieure (Paris) et à Sciences Po (Paris). Son livre *Penser l'ennemi, affronter l'exception. Réflexions critiques sur l'actualité de Carl Schmitt*, La Découverte, 2007, vient d'être réédité en Poche/Découverte avec une nouvelle préface.

Suite à la rencontre sur le thème « *Radicalisation, théorie du complot, violence sans fin, l'école à l'épreuve des valeurs républicaines* », organisée et animée par le Cercle de la Licra et l'Ecole normale supérieure – 18 mai 2016

Radicalisation ou greffe religieuse sur des itinéraires de violence ?

La « radicalisation » semble être une de ces catégories à la fois insatisfaisantes et incontournables, utilisées aussi bien dans les médias que dans les sciences sociales et désormais dans l'action publique. Le Ministère de l'Intérieur et le Ministère de l'Éducation Nationale mettent ainsi à disposition des chefs d'établissement et des équipes pédagogiques un « livret » destiné à détecter et à lutter contre les processus de radicalisation. Un certain nombre de critères ou de signes ont été répertoriés : le rejet explicite de certains principes républicains – la laïcité, l'égalité appliquée aux relations hommes / femmes..., l'approbation d'actes terroristes, l'énoncé d'une vision antisémite du monde, etc. Le terme de radicalisation peut susciter un certain nombre de résistances, en particulier chez les philosophes : il connote négativement la « radicalité », or celle-ci n'est pas nécessairement négative, si l'on songe à son étymologie – revenir à la racine des choses, d'un problème. Deux mots fameux résonnent ainsi aux oreilles des philosophes : celui du jeune Marx pour qui « être radical, c'est prendre les choses à la racine. Or la racine, pour l'homme, c'est l'homme lui-même », ouvrant la voie à un « humanisme réel » et à une mise en cause de toutes les conditions où l'homme est méprisé, écrasé, exploité... Et celui de Husserl définissant la philosophie en général et la phénoménologie en particulier comme la « science des commencements radicaux, des 'racines de toutes choses' ». Il peut y avoir des questionnements « radicaux » sur les failles du monde moderne, des formes « radicales » de critique de l'état actuel de la planète, du désastre écologique, des inégalités, du capitalisme, etc., qui ne sont pas forcément illégitimes.

Mais dispose-t-on d'un meilleur terme pour appréhender ce processus qui peut aboutir au passage à l'acte violent, terroriste, ou à l'engagement au sein de Daech ? Puisque ce sont assurément ces événements qui ont donné à la notion de radicalisation sa force virale. Pourquoi, outre la réserve philosophique qu'on a dite, ce terme peut-il être jugé inadéquat ? Une des discussions qui me semblent importantes parmi les « spécialistes » en sciences sociales de ces questions est de savoir si, avec cette notion, on ne risque pas d'amalgamer deux choses différentes – qui entretiennent des liens, mais pas forcément des liens mécaniques et nécessaires : d'un côté, la « radicalisation » religieuse, et de l'autre le basculement vers la violence terroriste. La polémique s'est concentrée sur l'imam de Brest (Rachid Abou Houdeyfa) dont un certain nombre de voix avaient demandé l'expulsion : d'un côté, ce jeune imam a condamné publiquement et très nettement les attentats de janvier et de novembre, et les enquêtes de journalistes et de sociologues sur sa mosquée suggèrent qu'il aurait *retenu* des jeunes tentés de partir « faire le djihad » en Syrie ; mais d'un autre côté, cet imam a tenu des propos (filmés et visibles sur le Net) dignes de la rhétorique islamiste la plus obscurantiste, en déclarant que ceux qui écoutent de la musique sont des singes et des porcs, propos antérieurs au massacre du Bataclan mais qui ont évidemment revêtu, après, un relief particulier. Quoi qu'il en soit, il semble qu'on ait là une figure d'un islam en un sens « radical » mais non-terroriste, et même opposé à ses formes violentes et terroristes. Certes, protéger le salafisme comme rempart contre le terrorisme islamiste serait assez paradoxal ! Mais expulser au nom du terrorisme un imam français qui condamne le terrorisme ne semble pas plus pertinent.

Plus généralement, il est clair que le passage à l'acte violent n'est pas seulement le résultat d'un processus religieux, d'une radicalisation religieuse. Si l'on examine les biographies de la grande majorité des auteurs des attentats récents, on pourrait plutôt parler d'*itinéraires de violence*. Ainsi Mohammed Merah, Amedy Coulibaly et Mehdi Nemmouche (l'auteur de l'attentat du Musée juif de Bruxelles) ont-ils en commun d'avoir été incarcérés à 19 ans, pour des faits de délinquance violente. La même chose vaudrait dans une moindre mesure pour les assassins du 11 janvier et pour la « bande de Molenbeeck » ; elle se retrouve, sans passage par la délinquance, dans l'itinéraire tourmenté d'Omar Mateen, auteur de la tuerie d'Orlando, dont le divorce d'avec sa femme au bout de deux ans de mariage a été causé, selon son épouse, par une violence qui s'est aussi traduite par le goût affiché – mais c'est loin d'être une singularité aux Etats-Unis – pour les armes à feu. La fascination pour la violence et pour la figure héroïsée de « l'ennemi public n°1 » est palpable chez un Mohammed Merah, qui lisait la biographie de Mesrine quelques semaines avant ses crimes de Toulouse ; elle se confirme encore chez Larossi Abballa, assassin du couple de policiers, connu de la police pour « fais de vols, violences et recel » avant son arrestation pour activité de recrutement en vue du djihad armé ; le peu d'intérêt originel pour la religion s'est traduit de façon presque comique par le fait que certains djihadistes britanniques, Yusuf Sarwar et Mohammed Ahmed, avaient commandé sur Internet *L'Islam pour les nuls*¹, ou que des « radicalisés » interrogés par le juge Trévidic ne connaissaient pas les « cinq piliers de l'islam ».

On a donc visiblement affaire à une *greffe* djihadiste qui a « pris », en France, en Belgique, sur des jeunes délinquants souvent issus des quartiers de relégation de l'immigration maghrébine, et non un itinéraire qui, comme le mot de « radicalisation » pourrait le suggérer, serait celui d'une pratique religieuse de plus en plus intense, qui déboucherait au bout de sa dynamique sur la « guerre sainte ». La chose vaudrait plus encore pour les nombreux « convertis » issus des classes moyennes « blanches » : ceux-ci ne semblent pas être passés par une phase de pratique tranquille de l'islam, pas davantage par des épisodes de délinquance dans ce dernier cas... Parler de « radicalisation » même accélérée supposerait qu'il y a d'abord eu une pratique « non-radical », or ici le ralliement semble d'emblée s'être porté vers une forme offensive, militaire, djihadiste. C'est en ce point que la controverse amplement médiatisée opposant Olivier Roy et Gilles Kepel, le premier parlant d'« islamisation de la radicalité » et le second de « radicalisation de l'islamisme », renvoie à des processus qui ne semblent pas incompatibles et qui ont pu se combiner : le goût pour la violence et l'héroïsation de soi, parfois, dans le cas des jeunes filles en particulier, l'aspiration à une pureté et à un engagement « de toute la vie », se trouvent une « cause » qui est, aujourd'hui, massivement fournie par un islamisme radical et violent. Notre concept d'« itinéraires de violence » ne s'applique qu'aux premiers cas, parcours chaotiques qui trouvent à la fois une réorientation en prison, un sens nouveau à la violence et un « saut qualitatif », si l'on peut dire, dans le djihadisme, - un tel projet a la séduction de la radicalité théologico-politique et de l'embrigadement dans un collectif « fraternel » soudé par une forme de guerre révolutionnaire mondiale à quoi s'ajoutent des « promesses de salut » et de sanctification par le martyre.

1 <http://www.atlantico.fr/decryptage/ces-djihadistes-qui-achetent-islam-pour-nuls-voies-etranges-radicalisation-islamiste-francois-bernard-huyghe-1720466.html>

Sur ce point, où la « guerre civile mondiale » doit accoucher d'un monde radicalement nouveau, le djihadisme contemporain n'est pas sans rappeler des phénomènes qui ont été approchés au titre de « religions politiques » ou de « religions séculières » au XXe siècle (voir à ce sujet mon livre *La Querelle de la sécularisation*, Vrin, 3e éd. 2016). Le philosophe autrichien Erich Voegelin avait utilisé la première expression pour approcher ces « doctrines de salut » collectif organisé autour d'un parti et d'un chef, dans un livre paru en 1938 et aussitôt saisi et brûlé par les nazis, *Les Religions politiques*. Voegelin dégage certains traits formels qui vaudraient en partie pour le djihadisme actuel : selon Voegelin, les religions politiques nazies et soviétiques constituaient 1°) des mythes manichéens ou gnostiques, selon lesquels le monde actuel serait dominé par des forces mauvaises, des faux dieux, des idoles servis par des groupes, classes ou races qui domineraient le monde et dont l'éradication permettrait 2°) l'avènement d'un nouveau « règne » - le « Reich de mille ans », la société sans classes, un élément eschatologique ou utopique permettant une projection vers la communauté pure, ici l'instauration de la communauté achevée des croyants, sans « dehors », sans « mécréants ». 3°) Ces constructions idéologiques passent par la construction d'un « ennemi absolu » (comme le note Aron dans son analyse des « religions séculières »), une classe parasitaire ou une « contre-race » (Voegelin) dans le cas nazi : la race juive, contre-modèle de la race aryenne, chargée de toutes les propriétés négatives par rapport aux qualités dont la race aryenne est censée être porteuse. (Les « juifs » et « croisés » de la rhétorique djihadiste contemporaine sont également des forces antagonistes qu'il faut éradiquer ou dont il faut renverser la domination sur le monde musulman et sur le monde entier).

La diabolisation de l'ennemi (dont j'ai tenté d'analyser diverses formes historiques dans *Penser l'ennemi, affronter l'exception*, La Découverte, 2007, rééd. Poche 2016) « justifie » des violences à son encontre qui ne distingueront pas entre combattants et non-combattants, hommes, femmes, vieillards, enfants... Ajoutons un point que ne mentionnait pas Voegelin : ces constructions prennent appui sur des expériences d'humiliation historiques, passées et présentes, ou des expériences d'injustice et d'exploitation qu'il s'agirait de « réparer » et de résoudre définitivement par élimination d'un ennemi : c'est l'humiliation de l'Allemagne avec le Traité de Versailles, l'exploitation du prolétariat à la racine de l'idéologie communiste. Bien entendu, ces expériences « n'excusent » en rien les crimes de masse commis au nom de cette « réparation » : il s'agit seulement de noter que dans leur dimension de mobilisation, ces idéologies peuvent mobiliser des expériences « victimaires » qui donnent une allure de justification à des actions de violence extrême.

Quelles expériences, peut ainsi invoquer Daech pour attiser le ressentiment contre l'Occident présenté comme corrupteur et corrompu ? Elles sont multiples, incluant hélas la situation israélo-palestinienne comme ferment d'une « nouvelle judéophobie » qui sévit dans le monde arabe, le thème d'une oppression des sunnites par les Etats gérés par les partis baassistes (Irak et Syrie), mais on peut citer aussi, sans doute pour les dirigeants de l'Etat islamique les plus inscrits dans la région et les plus au fait de son histoire, comme son « calife autoproclamé » Abou Bakr Al-Baghdadi, la dénonciation du démembrement colonial-impérial de l'Empire ottoman, acté par l'accord (secret) Sykes-Picot de 1916, par où la France et l'Angleterre s'étaient partagés certains territoires aujourd'hui situés en Syrie et en Irak.

Lorsque Daech a conquis ces territoires, certains de ses membres ont fêté l'événement avec le hashtag : #SykesPicotOver et une vidéo du groupe intitulé « La fin de Sykes-Picot » a circulé sur le Net².

Les « radicalisations » jouent sur de multiples « micro-récits » d'assujettissement historique de peuples musulmans, de même qu'elles prennent effet sur des expériences de relégation, de discrimination, de délinquance...

Au-delà des nécessaires actions militaires internationales contre Daech, pour agir à long terme sur le terreau de ces ressentiments, on voit aussi l'impérieuse nécessité d'ouvrir un tout autre *cycle* de relations entre l'Occident et ces régions ravagées par plus d'un siècle de pillage, de violences coloniales et impérialistes.

Jean-Claude Monod

Les contenus des notes et des entretiens du Cercle de la Licra ne représentent ni les positions du Cercle de la Licra ni celles de la Licra mais nourrissent nos réflexions communes. Ils peuvent en revanche faire l'objet de propositions après discussion au sein du Bureau Exécutif de la Licra et d'un vote au Conseil Fédéral de la Licra.

² <http://www.mondorient.com/2016/05/16/sykes-picot-le-suspect-ideal-des-tourments-du-moyen-orient/>